

La référence en procès

Pierre Caussat

00 — La référence sera mise ici en procès, non en question. Questionner, c'est lancer un débat animé par le souci de préciser, rectifier, éventuellement corriger, mais au nom de principes ou de valeurs admis comme légitimes et qui s'imposent à tout esprit sain et de bonne foi. On ne conteste pas à la référence son droit à être reconnue comme norme ou garant de toute interrogation sensée portant sur les questions de langue et de sens. Si on en institue la critique, c'est, comme pour celle de la raison pure, dans le souci de la délester d'excroissances déformantes afin de la ramener à sa vérité dans des limites repérables et stabilisées.

Parler de procès, c'est donc, d'entrée de jeu, présumer un examen adossé à un soupçon radical : à l'idée que, sous couvert d'étoffer et de consolider le phénomène du langage en général, la référence l'étouffe et l'aveugle, l'accable sous le poids d'un impératif contraignant ; contraint de rendre justice au monde en recevant de lui sa raison, le langage se trouve dépossédé de sa puissance propre d'énonciation et d'affirmation ; ou, en d'autres termes, il se voit cantonné au rôle de restituer les articulations du monde en conformité à leur statut préexistant et en renonçant, par conséquent, à y intervenir de manière active et résolue au nom et en raison de ses potentialités propres. Le langage n'est plus alors qu'un double docile et fidèle d'un ordre antérieur, ou supérieur, qui lui dicte ses lois. C'en est fini des pulsations à l'œuvre dans le parler avec sa mobilité, sa disponibilité, sa créativité. Langage contre parler, ordre contre invention.

C'est bien de cela qu'il va s'agir, mais non sans nourrir un soupçon face à une telle dualité. Toute dualité, forcément sommaire, est suspecte, comme s'il suffisait d'écarter un des termes pour obtenir l'autre dans sa fraîcheur native. Qu'est-ce qui nous garantit qu'on sauvera ainsi le parler contre sa pétrification en langage-esclave-du-monde ? Surtout si, de manière intensément subreptice, continue à sévir le modèle qu'on prétendrait répudier. Qui sait si la référence ne persiste pas à exercer son pouvoir au moment même où on la décrète abolie ? Biffée par une décision arbitraire qui masque la poursuite d'un rôle devenu blanc, mais

non évanoui, la référence pourrait bien persister à faire adorer son ombre. Au bout du compte, que vaudrait un parler qui ne parlerait pas de quelque chose ?

On soupçonnera donc que les choses ne se jouent pas à pour ou contre, ou à tout ou rien et que pourrait, ou devrait, subsister en veilleuse un rôle, une fonction, peut-être mieux encore un jeu, pour la référence. Comment ? En présumant qu'elle se dissimule, ou pire, se travestit le plus souvent sous les dehors voyants du Référent, c'est-à-dire de la Chose érigée en despote, source de sommation absolue. Ce qui pourrait ouvrir une issue féconde : en distinguant entre la référence et le Référent pour écarter résolument les prétentions de celui-ci au profit des potentialités de la première, rendue alors à sa vitalité propre, irréductible aux exigences abusives du Référent.

On aurait alors un procès en forme de critique, au sens le moins équivoque : une ablation des fonctions perverses de la référence (le Référent) servant à restaurer, mieux encore, à instituer une légitimité indûment capturée, mais qui n'aurait pas été rétablie sans le parti pris d'un soupçon radical.

Ce qui va nous conduire à pratiquer un parcours quelque peu cavalier : celui d'un non-sémanticien de profession qui se permet de cheminer librement à travers l'histoire et les concepts, au nom des droits toujours incertains d'une raison spéculative guettée par les court-circuits téméraires. Mais il n'est peut-être pas mauvais que le professionnel, parfois, se laisse bousculer par l'intervenant du dehors, à condition que celui-ci le fasse avec une détermination dont la liberté n'exclut pas en même temps l'exigence d'une certaine rigueur.

Hypothèse 01 — La question de la référence va-t-elle de soi ? Oui, si on l'aborde justement comme une simple "question" qu'il suffirait de préciser ou d'élucider. Non, si, la mettant en procès, on s'inquiète d'entrée de ses conditions de possibilité. On commencera donc par supposer ici que la référence a partie liée avec le langage, ce qui pourrait passer pour un truisme, si la reconnaissance du langage comme tel allait de soi. Il n'en est rien et ce sera toujours un sujet d'étonnement persistant que de prendre conscience de la lenteur avec laquelle, dans l'histoire de notre culture, le langage est parvenu à obtenir droit d'examen et même tout simplement droit de regard. Le fait est patent chez les philosophes. Il ne saurait y avoir de langage si le seul élément pris en compte concerne les mots et s'il importe de sauter par-dessus ces derniers pour s'adresser directement aux choses mêmes. Le *Cratyle* de Platon en fournit, à l'orée de notre histoire, la figure inépuisable et convenue, à laquelle pourtant il faut toujours revenir. On connaît l'objet du débat (la question de la rectitude des noms) et son enjeu (que faire avec les noms s'ils ne marchent pas droit ?). Il n'est

qu'une issue, proposée par Socrate à la docilité de Cratyle : oublier les noms, sauter par-dessus leur indiscrete présence :

"(...) c'est d'autres choses (...), à l'exclusion des noms, qu'il faudra s'enquérir, capables de mettre pour nous en évidence, sans l'aide des noms, à laquelle des deux classes appartiennent ceux qui sont vrais, en tant que manifestement ils font voir le réel dans sa vérité" [Platon, 1953, 438 d-e, p. 687].

Mais "le réel dans sa vérité" n'a pas besoin qu'on le fasse voir ; il se dérobe ou il se donne, sans intermédiaire ; non sans effort, mais sans médiation, forcément externe, donc déformante et aliénante. Le réel est à lui-même son propre révélateur ; autant dire sa propre référence, mais par un probable abus de terme. Aussi,

"(...) devons-nous nous féliciter de nous être mis d'accord sur ceci : ce n'est pas des mots qu'il faut partir, mais, et pour apprendre et pour chercher le réel, c'est du réel lui-même qu'il faut partir, bien plutôt que des noms" [Platon, *ibid.*, 439 b, p. 688].

On n'en aura jamais fini avec un tel dogme ; car il inaugure une histoire que les philosophes se sont chargés de perpétuer sans notable changement. Si le mot est au mieux une image fidèle, comment le sait-on sinon par une confrontation à la chose qui, dès lors, nous dispense de son image ? Elle nous en a toujours dispensés ; la bonne volonté de Cratyle doit être déboutée (et ne serait-elle pas plus pernicieuse même que l'allègre suffisance d'Hermogène qui ne cache pas son jeu ni ses impasses ?).

Si on veut une preuve de cette perpétuation, on la tiendra, tout près de nous (1900) avec Husserl qui dans sa première *Recherche logique* [1961] met en débat "expression" et "signification". Ces deux termes présentent une coordination forte : il n'est d'expression que portée vers une signification (ce par quoi elle se distingue de tout ce qui relève de l'indice et, en général, de l'ordre indicatif, caractérisé par une relation de simple contiguïté entre objet et sens) comme il n'est pas de signification qui ne renvoie à un corps plus ou moins dense d'expressions. Ce débat fait écho aux problèmes soulevés par la coexistence de disciplines concurrentes : les données linguistiques (seulement implicites) et leurs prolongements dans les domaines de la psychologie et de la logique. Débat homologue, en un sens, à celui du *Cratyle* : il faut traverser les questions qui font s'affronter les théories contemporaines en opposition. Mais, alors qu'il faut attendre la fin du *Cratyle* pour voir se déclarer la proposition résolutive, ici l'issue se devine assez vite, en dépit des va-et-vient complexes, parfois retors, des cheminements de l'analyse. Quelle que soit la prégnance de l'expression (mots, phrases, texte) elle n'aura pas force de loi sur les exigences de la signification qui finira par imposer son ordre : celui d'un contenu invariable de sens marqué par l'univocité de son terme (au double sens du

“terme”), c’est-à-dire l’objectivité d’un objet invariant dont l’actualisation n’est en rien fonction des opérations psychiques (et linguistiques) du sujet (ou des sujets) qui l’effectuent :

“L’expression *reste quadratique* est identiquement la même, quelle que soit la personne qui l’énonce (...) et quels que soient les circonstances et les moments où elle le fait (...). En substance, on répète donc «le même» énoncé, et on le répète parce qu’il est précisément la forme d’expression unique et spécialement appropriée à cet identique qui s’appelle sa signification [Husserl, 1961, p. 51-52].

Il en est ainsi parce que toute expression (et par excellence le discours scientifique) tend à se dépasser et à s’oublier dans l’unité idéale de signification où s’accomplit et s’abolit la tension expressive :

“Le chercheur objectif (...) dit : *par force vive, par masse... etc., on entend ceci et cela. Mais par là il indique seulement la signification objective* de ses expressions (...). Si le savant, dans cette situation, ne s’estime pas obligé à distinguer expressément ce qui relève de la langue et du signe de ce qui est pensé objectivement et est du domaine de la signification, il sait cependant très bien que l’expression est le contingent, et que l’idée, la signification identique, idéale, est l’essentiel” [Husserl, *ibid.*, p. 109-110].

Il n’est de bonne expression que devenue diaphane, évanescence, transie par le contenu objectif, idéal, dont elle est la servante inutile ou, plus exactement, niée en son être propre, convertie en sa gloire qui réside dans le seul service de l’unité idéale de sens atteint au terme du parcours. Se défaire et, en cette “défaite”, se parfaire en s’échangeant contre sa valeur de vérité (par analogie avec la “lettre de change”, image utilisée [*ibid.*, § 16, p. 66]). Par là seulement prend sens la proposition :

“C’est dans la signification que se constitue le rapport (référence, *Beziehung*) à l’objet (...) Employer une expression avec un sens et se rapporter, par une expression (se référer, *sich beziehen*), par une expression, à l’objet, (...) c’est là une seule et même chose” [Husserl, *ibid.*, p. 63].

À condition de préciser : l’ “objet” ne se réduit pas à la chose visible, perçue (le “réfèrent” extra-linguistique situé dans le monde) ; il a son site ailleurs, en tant que contenu idéal plein, “trouvé” [*ibid.*, p. 53], non imaginé ou inventé, et qui impose son “évidence” [*ibid.*, p. 117] transphysique. Modèle : “la série infinie des nombres” qui

“représente une totalité d’objets généraux objectivement immuable, rigoureusement délimitée par une légalité idéale et que personne ne peut augmenter ou diminuer (...). [Les significations logiques] forment une totalité idéalement fermée d’objets généraux, par rapport auxquels le fait d’être pensés et exprimés est contingent” [*ibid.*, *in fine*, p. 123].

Une seule chose compte : la Chose en son unité intemporelle, en sa légalité invariable. Tout le reste est variation occasionnelle et subjective ;

en un mot : contingence, l'exécration des philosophes, mais pas seulement d'eux (on la verra reparaitre sous d'autres plumes). Paradoxe de Husserl : le long trajet qu'il fait à travers les variations de l'expression, comme pour en reconnaître l'adhérence inévitable, ne lui sert en vérité que d'épreuve purificatrice pour s'en libérer. Finalement, tout comme la valse des mots chez Platon, le champ de l'expression circonscrit le chemin de croix d'une gnose triomphant de ses pièges. Gloire au Référent objectif et idéal, inséparablement.

Hypothèse 02 — Suffirait-il alors de faire élection du langage, d'en reconnaître l'existence pour déjouer la tentation — philosophique — d'une mise hors-circuit de l'expression ? Ce n'est pas sûr, car il se pourrait que la station dans le langage mît en œuvre la ruse d'une reconnaissance biaisée, sinon annulée, dans le discours même qui la profère. On peut en voir une preuve dans les déclarations tranchantes de Court de Gébelin que nous a restituées Gérard Genette [1976, p. 119 et sq.]. Que dit Gébelin ? Pour l'essentiel deux choses. L'énoncé d'un principe d'abord : celui d'un "rapport entre le nom choisi et l'objet à nommer". Or ce rapport ne saurait être vrai que s'il est nécessaire :

"La parole n'est autre chose qu'une peinture de nos idées, et nos idées une peinture des objets que nous connaissons : il faut donc qu'il existe un rapport nécessaire entre les mots et les idées qu'ils présentent, comme il en existe un entre les idées et leurs objets" [Genette, *ibid.*, p. 120].

Traduction (attendue) : ce rapport est d'analogie, mais avec une inflexion importante que souligne un passage au superlatif ; il faut une analogie la plus grande possible ("choisir le son le plus analogue à cet objet, à cette idée" [Genette, *ibid.*, p. 120-121]). Pensée jusqu'au bout, l'analogie exige en effet un tel renforcement. Que vaudrait une analogie moyenne, sinon faible ou partielle ? Une simple similitude dont on pourrait toujours questionner la fidélité à l'égard du modèle, comme on le voit dans le *Cratyle*. Cette question resurgira.

Ce principe a un corollaire qui l'étaie. Que faire alors de la diversité actuelle des langues ? On va s'employer à la réduire, sinon à l'annuler :

"Les différents noms donnés à un même objet ne doivent leur existence qu'aux diverses qualités sous lesquelles chaque nation l'envisageait [suit l'exemple de Dieu]" [Genette, *ibid.*, p. 122].

Une telle diversité ne doit donc pas conduire à admettre un arbitraire dans le choix de ces appellations. Il n'empêche, une incertitude demeure, comme en témoigne la conclusion de ce passage :

"Mais les racines de tous ces noms existent dans la langue primitive, avec des significations pareilles à celles-là" [*loc. cit.*].

Comment l'entendre ? Ou la diversité des "qualités" reflète une diversité "analogue" dans la langue primitive ; et à quoi bon alors cette primitivité si elle inclut déjà de la diversité ? Ou bien celle-ci se trouve résorbée dans des éléments radicaux ("racines") qui les fusionnent en une matrice unique, par quoi se trouve fondée la langue *primitive* en tant que telle, érigée en référentielle de toutes les variétés qui la démultiplient. Mais cette démultiplication signifie l'échec de la nécessité.

Gébelin présente pour nous un double intérêt. Historique, d'abord, en ce que ces textes s'affichent comme les héritiers d'une histoire longue constituée en tradition canonique et qui paraît comme s'exaspérer des subversions menaçantes, sourdement pressenties, liées à la prise en compte effective de la diversité des langues (avec la grammaire comparée en cours de gestation). Assiégée, la tradition doit d'autant plus s'affirmer. Théorique, ensuite, en ce qu'elle laisse déceler les fractures latentes de cette même tradition. Elles y sont présentes dès l'origine, dans les énoncés formulés par Aristote au début du *Peri hermeneias*. On se permettra d'en rappeler cavalièrement les grands traits. Le rapport nom/objet se déploie selon une suite ordonnée de quatre moments : choses — idées — mots prononcés — mots écrits, dont chacun, à partir du second, est "symbole" de celui qui le précède. C'est cette relation que traduit le terme d' "analogie" : une chaîne de dénivellations continues et qui peut se parcourir dans les deux sens ; de bas en haut, on aura un mouvement "anagogique", une remontée vers le point-origine, identique et commun ; en sens inverse, on pourra parler de "catagogie", une descente vers les disparités (diversités) des signes vocaux et des signes graphiques. Par passage à la limite, on aura, vers le haut, effacement de la langue par absorption dans l'univers extra-langagier des choses (des "réalités", du Réel même) ; on est alors reconduit au Socrate du *Cratyle*. Vers le bas, on s'enfonce toujours davantage dans les langues réelles, encombrées de conventions ("arbitraire"), "imparfaites en ce que plusieurs" (Mallarmé). Deux limites caractérisées par l'excès (trop peu de langage à un bout, trop de langues à l'autre). Reste à chercher — et, si possible, à trouver — un juste milieu : une langue médiane, cette fois "parfaite", pleinement langue, mais réduite à ses éléments essentiels, sans les proliférations abusives des langues effectivement en usage.

Innombrables, paradoxalement, ont été les projets et les propositions de langue parfaite [Eco, 1994] ; et multiples, les directions, prises par ses prospecteurs : remontée vers la langue originelle, archétypique et anté-historique ; création d'un système "artificiel" de signes ; valorisation de la langue vulgaire actuellement parlée (dont le "vulgaire illustre" de Dante est sans doute le paradigme, reproduit, réactivé, dans la "défense et illustration" des langues "nationales"). Quelles que soient leurs différences, ces essais ont en commun un certain nombre de convictions dont une expression singulièrement forte se trouve chez Serge Boulgakov.

On en retiendra les traits les plus saillants. On y a droit à une déploration rituelle sur la confusion survenue à Babel ; mais, Dieu merci, la puissance nue, la force vive du langage en l'homme n'a pas été abolie. Celle-ci rayonne toujours dans une profération primordiale, radicale (incarnée par les "racines"), en chaque être humain, d'un logos invincible qui vaut et fait une "autoidéation de l'univers" [Boulgakov, 1991, p. 26]. En chaque mot se concentre un moment du sens du monde. Paraphrasant Max Müller pour qui "tout étant, toute substance a sa sonorité propre", Boulgakov enchaîne en parlant de la "profération non arbitraire du mot, telle une résonance de la nature" [Boulgakov, *ibid.*, p. 31-32, tr. mod.]. Parlant, l'homme est, au-delà de la diversité des parlers, fondamentalement le résonateur et le révélateur de l'univers. Aussi les mots sont-ils par essence *symboles*, verbe plein, "monogrammes de l'être jaillissant dans la conscience" [*loc. cit.*]. "L'onomatopoièse originelle est une mythopoièse cosmique, un récit du monde sur lui-même, un arc-en-ciel cosmique de sens, une symbolique opérant avec les mots" [Boulgakov, *ibid.*, p. 33, tr. mod.]. Quitte à user de ce pouvoir de parole, on proposera ici le terme d' "onto-glosso-logie" pour tenter de rendre cet entrelacement serré où l'être s'incarne en verbe qui le reçoit pour tout aussitôt en irradier l'énergie vivifiante. "Logie" ou "mythie" ? Y a-t-il sens et intérêt à trancher en ce lieu extrême auquel parvient le discours de l'analogie et où, du même coup, elle atteint sa vérité, la possession assurée d'une énergie dynamique unitaire et inépuisable ?

En même temps cet ensorcellement extatique du discours dit quelque chose d'important pour notre problème. Ce qui se joue ici, c'est la puissance tautégorique (non pas tautologique, ce qui dénoterait un relâchement de la pensée) d'une parole faite, et voulue, Verbe, par quoi elle ne reconnaît que les assignations de sens qu'elle se fait à elle-même, en vertu d'une dette qui ne doit rien à un donné extérieur, adventice ; c'est tout le contraire : une "donation primordiale", toujours en acte, donc actuelle, qui exalte indivisiblement le donateur et le receveur ; autrement dit, la Référence parfaite en ce que les deux pôles en rapport sont liés par un flux continu et infatigable dont rien jamais ne se perd. Ce qui pourrait avoir lieu si le donateur devenait fût-ce un instant, émetteur, donc à quelque distance et risquant d'être mal entendu. Mais non : ce risque est nul. Absolument proche et intense, le message de l'Être ne peut être ni différé ni détourné, moins encore inversé ou perverti. Voilà bien le paradoxe : parfaite, la référence y est également nulle, annulée par sa perfection même. La fulgurance du court-circuit y abolit la relation. Une langue parfaite serait ainsi une langue dans laquelle il n'y a rien à entendre, parce que tout y a toujours déjà été entendu. En contre-point significatif, cette note rapide de F. de Saussure : "C'est [la] diversité qui fait prendre conscience aux peuples de leur langue. Peut-être autrement ne s'apercevraient-ils pas qu'ils parlent" [1967, p. 436].

Hypothèse 03 — Et la diversité visible (externe) n'est sans doute que la forme la plus légère d'une diversité autrement plus forte, celle qui opère dans l'entrelacs des mots entre eux dans la construction du discours. On n'en est pas encore là. La diversité n'est alléguée ici que comme un premier indice d'une différenciation opérant une disjonction entre la langue et l'Être. Ce qui, rapporté aux termes des pages précédentes, peut bien supposer le maintien de l'analogie, mais privée de sa capacité anagogique. (Admettons pour l'instant la possibilité d'un tel délestage qui pourtant ne va pas de soi comme on est tenté de le soupçonner sourdement.) Cette possibilité implique à tout le moins qu'on accepte de s'installer dans la partie "basse" des niveaux distingués par Aristote, du côté (et aux côtés) des langues réellement parlées (et écrites) dont la multiplicité, en provoquant le risque permanent de confusion, contraint l'analogie à se rabattre vers la conjecture et la probabilité, selon la judicieuse remarque de Leibniz [1966, p. 418]. Mais alors, si on l'entend bien, cela veut dire qu'on entre désormais dans un labyrinthe complexe, à passages et dérivations multiples, où on ne dispose plus de repères immédiatement sûrs ni d'un ordre visible, tels par exemple que celui qui est constitué par la relation entre l' "original" et le "tableau" (cf. Beauzée : "La parole est une sorte de tableau dont la pensée est l'original", in [Eco 1994, p. 130]). Certes, il doit bien y avoir un fond commun à toutes les langues et à toutes les expressions, mais :

1) ce fond n'est pas lui-même immédiatement situable ; il peut être cherché soit du côté des "idées" (thèse rationaliste) soit du côté des "choses" (thèse empirique) ;

2) le passage de ce "commun" aux singularités langagières se fait selon des genèses compliquées, souvent obscures, non démêlables par une "connaissance intuitive", c'est-à-dire telle que "la liaison des idées et des vérités se voit immédiatement" [Leibniz, *ibid.*, p. 435].

Qui parle ici ? Philalèthe-Locke, interlocuteur de Théophile-Leibniz en cet extraordinaire dialogue entre deux philosophies qui s'affrontent dans une alternance curieusement complice. Non, il n'est pas de connaissance intuitive, et donc pas de distribution claire entre idées-choses et mots. Et c'est l'empiriste qui paraît le regretter, alors que le rationaliste s'en saisit pour rebondir sur cette absence ; en admettant même l'existence de "génies sublimes", doués d' "une connaissance plus intuitive que nous sans comparaison", ils "doivent trouver aussi des difficultés en leur chemin, sans quoi ils n'auraient point le plaisir de faire des découvertes, qui est un des plus grands (...). [Aussi y aura-t-il] une infinité de découvertes qui leur sont cachées ou tout à fait ou pour un temps (...)" [*loc. cit.*].

En conséquence, dira-t-on, avec Locke, que "c'est tout comme ici ?". Oui, répond Leibniz, "non pas tout-à-fait, mais quant au fond des choses,

car les manières et les degrés de perfection varient à l'infini" [Leibniz, 1966, p. 436]. Ainsi en va-t-il des langues : "linguae hominum variantur" écrit Dante dans *De vulgari eloquentia*, et très probablement pour le déplorer, ce que Leibniz retourne en affirmation positive et féconde.

Féconde en quoi ? C'est ici le moment de marquer l'intérêt de ces considérations pour notre propos. Fécondes en ce qu'elles nous conduisent à nous préoccuper de la relation entre idées-choses et mots et à en construire le système, ou la théorie. C'est dans l'exacte mesure où cette relation n'est pas immédiatement donnée qu'il faut la chercher et l'édifier. Ici se situe très précisément, le lieu, historique et théorique, de la question de la référence : l'ouverture d'un champ d'investigation portant sur les relations (de congruence, d'opposition, comme on voudra) à statuer entre l'univers des mots et celui des choses (pour le dire en condensé). Ce champ suppose deux conditions préalables, mais étroitement liées : la double reconnaissance d'une distance (frontale) entre mots et choses — par conséquent l'effacement d'une ressemblance factuelle entre ces deux pôles et, du coup, une amplification de l'arbitraire — et d'une distance (latérale) de langues à langues — les langues sont diverses, définitivement. Seule la reconnaissance de la complexité peut donner sens à l'établissement de relations de droit (à construire) entre les données de fait (langues et choses).

On connaît l'issue — momentanée, relative au moment historique. Locke fonde sur cette recherche l'idée d'une logique entendue comme *sémiotique*, créant du même coup le nom de la nouvelle discipline. Leibniz en fait le tremplin d'une exigence de *caractéristique universelle* dont le projet ne le quittera pas. On n'entrera pas plus avant dans le détail des questions propres à chacune de ces deux entreprises. On se contentera de souligner leur coïncidence thématique — en dépit de toutes les différences qui peuvent les opposer — et le fait que l'une et l'autre supposent la renonciation à rêver nostalgiquement d'une langue archétype rétroactive (langue "adamique"), langue d'avant Babel et même d'avant la chute "originelle"). C'est ici et maintenant qu'il faut faire travailler la raison et c'est vers l'avant qu'il faut regarder, vers l'espérance d'un avenir où l'humanité s'entendra mieux elle-même.

Hypothèse 04 — Ce basculement d'arrière en avant marque aussi le commencement de la linguistique en tant que telle. "La linguistique naquit à Babel" [Boulgakov, 1991, p. 37] : manière de dire, sur un mode tragique, que la linguistique est contemporaine de l'émergence catastrophique des multiplicités. Or, la "catastrophe" peut être convertie en raison, par l'attention accordée à ce qui, en chaque langue, témoigne d'une gestion du monde dont c'est la tâche du logicien ("sémioticien") de dévoiler les latences et les attentes porteuses d'une raison à l'œuvre en chacune, en dépit (en-dessous) de ses singularités au premier abord déroutantes. Une

langue n'est telle que par son rapport au monde (commun) ; et les stratégies dont chaque langue est le théâtre convergent vers un horizon (commun) qu'on qualifiera, pour faire court, de "sémiotique universelle". C'est à quoi vise et en quoi s'investit la question de la référence : définir, instituer les règles de ce jeu commun que chaque langue joue dans son rapport au monde et qui les fait solidaires d'une stratégie d'ensemble ; ou bien, en simplifiant beaucoup, et pour reprendre des termes devenus canoniques, faire apparaître l'articulation jamais en défaut entre les connotations propres et les dénnotations universelles, le monde (choses et idées) étant le dénoté commun à la multiplicité des variations singulières.

Voilà pour le principe. Il ne supprime pas une tension latente entre les moments qui le constituent. D'abord sourde, elle peut (elle va) devenir de plus en plus virulente, contribuant par là même à radicaliser la question du statut de la linguistique, en sa différence "spécifique". C'est que le problème de la référence implique une double régulation : "externe", concernant les rapports entre langue et monde, "interne", concernant l'organisation propre de la langue en elle-même. En fait, une telle dualité suppose le problème dénudé, devenu patent, sinon inquiétant, en ce qu'il entraîne la rupture d'une relation qui était au départ constitutive (on le voit bien chez Leibniz attentif à la diversité des langues natives tout autant qu'à leurs convergences ultimes). L'intérêt porté à l' "interne" se paie, sinon d'un oubli, du moins d'une indifférence à l' "externe". C'est ce dont témoigne la notion de "forme interne" dont on se contente trop vite de recueillir les traces sans trop s'inquiéter de leur enjeu. Il est considérable. Par ses adhérences philosophiques d'abord : Humboldt détecte la notion chez Kant où elle sert à appréhender les traits propres à l'organisme vivant. Plus encore sans doute par son caractère subversif. En toute rigueur, il n'est de forme qu' "externe" : modèle indéformable, non soumis aux altérations d'événements incontrôlés (rôle qui pourrait être tenu par le Monde, Référent stable et universel). Une forme, dite "interne", suppose, entre éléments d'un ensemble partiel (par exemple, un organisme), une corrélation à la fois serrée et lâche, telle que ces éléments se conditionnent mutuellement ; et c'est pourquoi on parlera tout aussitôt de "formation", processus en cours, en devenir, impliquant plasticité et fragilité, interdépendance de moments liés et se déliant pour instituer des liaisons neuves. Ce qui entraîne un déplacement d'accent ; le travail du sens, pour le dire vite, tend à se recentrer sur une gestion interne qui fait passer au second plan le rapport externe entre mot et chose. Un indice : les variations de statut du "nom propre". Dans la logique de la référence, tout nom est, en droit, propre (par extension du sens lié à la signification étroite de ce terme ; à telle chose, tel nom qui lui correspond de manière non équivoque). La chose est alors le Référent par excellence, l'élément décisif du rapport de référence, autrement dit le Référent-maître, régulateur attitré ; dans la logique de la forme interne, il en va tout autrement : la

propriété du nom lui vient de ce qu'il est propre à telle langue, en vertu des liaisons "associatives" qui le lient aux autres noms de la même langue. On en a une confirmation avec le statut des termes synonymes. En logique de référence, il y a normalement une synonymie de droit entre noms différents, hétérophones, en tant que référant au même "objet" ; en logique de forme interne, la synonymie devient introuvable, puisqu'un mot renvoie d'abord aux autres mots qui l'entourent, le soutiennent dans la même langue, en contribuant ainsi à sa force expressive.

Cette idée de forme interne travaille et traverse toute la linguistique du 19^e siècle, avec des éclipses et des résurgences variables ; elle en est, pour ainsi dire, l'aiguillon et le tourment, jusqu'à sa réapparition résolue dans les œuvres globalement synchrones de Baudouin de Courtenay et de Ferdinand de Saussure, à l'orée de ce siècle. Le labeur obstiné de ce dernier — obstiné et douteur, tellement travaillé par le doute qu'il ne pourra se résoudre à en produire lui-même le texte théorique — peut être vu comme la contestation continue et résolue de tout le discours de la référence. On en connaît les principaux moments, mais il faut tout de même les rappeler : *signe*, élément différentiel et démultipliable ; élément d'un ensemble en perpétuelle transformation ; transformation qui affecte à la racine le moment nodal du processus langagier, la relation *signifiant-signifié*. La référence est ainsi subvertie point par point : l'unité-nom, l'ensemble-langue, la relation nom-chose (ou idée). Ce dernier point est le plus décisif, ce dont Saussure a pleine conscience :

"Ce qui est caractéristique, ce sont les innombrables cas où c'est l'altération du signe qui change l'idée même et où on voit tout à coup qu'il n'y avait point de différence du tout, de moment en moment entre la somme des idées distinguées et la somme des signes distinctifs. Deux signes, par altération phonétique se confondent : l'idée, dans une mesure déterminée (déterminée par l'ensemble des autres éléments) se confondra. Un signe se différencie par le même procédé aveugle : *infailliblement, il s'attache un sens à cette différence qui vient de naître*" [Saussure, 1967, p. 273].

Le plus radical, peut-être, ici, c'est le "tout-à-coup" et le "en train de naître". Le changement ("altération"), on ne l'avait pas vu venir ; et le voici tout soudain devant nous, insoupçonné hier, venant de surgir à l'instant (en fait, en un instant, impalpable). Il a suffi d'un presque rien, et l'ordre usuel (la conjonction — le "mariage" dit Saussure dans les parages du texte ci-dessus — entre idée et signe) s'est défait, préparant l'avènement d'un autre ancrage. Mais préparation en creux, en négatif : l'instance à venir n'a aucune prédétermination ; elle n'est pas préinscrite dans le sol du monde ou dans un ciel d'idées. La langue s'ouvre à l'aventure de variations à l'infini.

Il y a là un nominalisme absolu, bien plus radical que tout ce qu'ont pu envisager les penseurs du 13^e siècle. Le formel (interne) dévore le substantiel au prix d'une négation inexorable et sans compensation. On

aboutit alors à une antinomie rigide : ou l'externalité réglée, par corrélation ordonnée entre deux ordres — le monde et la langue — dont le second est miroir du premier ; ou une "internalité" complètement autonome et s'exposant à dériver sans repère assignable. Ou l'univers (de discours) de la référence rigoureusement contrôlé par l'ordre du Référent ; ou un univers de signes en effervescence que le discours peine à construire. Ou, pour marquer mieux encore l'incompatibilité, en se servant du même terme : une sémiotique à bi-univocité forte entre deux domaines distincts et inter-référents ; ou une sémiotique à couplages momentanés et incessamment revisables. L'équivocité se trouve alors portée à son comble.

Hypothèse 05 — Cette antinomie est-elle surmontable ? Cette question, quelque peu conventionnelle, en cache sans doute une autre : l'antinomie n'est-elle pas forcée et ne faut-il pas tenter de s'en débarrasser ? Car l'un des termes paraît décidément inacceptable, sans qu'il y ait à hésiter longtemps. Le terme à abattre sera bien évidemment ce nominalisme radical qui, ruinant d'entrée de jeu la possibilité d'établir des relations stables entre les mots et les choses (ou idées) en vient, par son hystérie propre, à détruire le nerf ou le corps de la langue en tant que telle, puisqu'elle se trouve réduite à la prolifération inconsistante de signes incapables de façonner un tissu d'expressions productives. Il y a là comme une revanche paradoxale de Husserl dont le déni de l'expression se trouve redoublé par une théorie destinée en principe à consacrer l'expression et que sa radicalité aboutit à dissoudre.

On s'emploiera donc à se défendre de ce nominalisme et, sinon à le détruire, du moins à le réduire aussi fortement que possible. Un exemple flagrant en est fourni par la critique corrosive que mène Benveniste des "thèses" centrales de Saussure [Benveniste, 1966, p. 49-55]. Il vaut la peine de retravailler ce texte fameux.

Benveniste commence par interpeller l' "arbitraire du signe linguistique" qui se rend sans résistance, une fois dévoilé le fait que c'est toujours par rapport à la *réalité*, à la *chose* qu'on stipule l'arbitraire. La "forme" revendiquée comme primaire ne cache pas longtemps la "substance" à laquelle elle renvoie subrepticement. Le référent est ainsi restauré dans ses droits, presque sans coup férir. Benveniste pousse son avantage. Si l'arbitraire régnait, il devrait se manifester également dans la relation entre signifiant et signifié ; il n'en est rien, ce qui correspond tout d'abord au sentiment "instinctivement" vécu par le sujet parlant pour lequel "il y a entre la langue et la réalité adéquation complète ; le signe (...) est [la] réalité" [Benveniste, *ibid.*, p. 52] ; ce qui, ensuite, répond à la logique même du discours saussurien, restauré en sa vérité, au sujet de la "valeur" :

“(...) dire que les valeurs sont «relatives» signifie qu’elles sont relatives *les unes aux autres*. Or n’est-ce pas là justement la preuve de leur *nécessité* ?” [Benveniste, *op. cit.*, p. 54].

Mais cette logique est d’abord celle de Benveniste dont le cheminement argumentatif peut être restitué de la manière suivante : arbitraire — dissemblance — relativité — contingence ; et voilà bien l’ennemi : l’“universelle contingence” [*ibid.*, p. 51] retraduite quatre pages plus loin en “conglomérat fortuit de notions erratiques et de sons émis au hasard” [*ibid.*, p. 55]. Parvenus à cette extrême déchéance, il ne reste plus qu’à faire donner le contre-feu exigé ; ce sera la nécessité entendue, cela va de soi, comme universelle nécessité. On obtiendra alors le contre-enchaînement opposé : nécessité — adéquation — systématisme. Par là on aura un système de langue parfaitement verrouillé, à deux degrés cependant : une nécessité externe, avec la relation signe-chose, et une nécessité interne, la relation des signes entre eux et à leurs signifiés. On fait ainsi coup double ; on restaure le discours classique de la référence qui tolère, voire suppose, une dose d’arbitraire, inévitable pour constituer la langue comme telle ; et on l’accomplit en faisant de la langue, en son système, le double respectable, sans honte, du “système” du monde.

Par là le linguiste-philosophe (Benveniste, mais aussi bien Jakobson) surmonte l’antinomie dont nous sommes partis. À quel prix ? Au prix de la réduction de l’un des termes ; plus exactement d’une réduction qui prend la forme, ou le masque, d’une exaltation. Emporté par son élan (et par sa dette de philosophe à l’égard de la nécessité), Benveniste commence par paraphraser Saussure (“l’économie systématique de la langue”), mais c’est pour tout aussitôt gauchir l’énoncé en une traduction amplificatrice qui le pervertit :

“Qui dit système dit agencement et convenance des parties en une structure qui transcende et explique ses éléments” [Benveniste, *ibid.*, p. 54].

Exaltation qui invite à parler d’une “sémiopoièse” analogue à l’“onomatopoièse” de Boulgakov. Le nominalisme radical se voit contesté par un pouvoir d’auto-symbolisation sans faille qui pousse à son terme, purement interne, la force de l’analogie. Sans dissimuler en même temps son caractère réactif ; il s’agit de sauver le système “toujours menacé, toujours restauré” [*loc. cit.*], autrement dit exposé à se dégrader et devant d’autant plus être consacré en son identité inaltérable. Ce qui s’opère par un transfert à la notion de “structure” investie d’un droit “transcendant” sur les éléments qui la composent et qu’elle “explique” (engendre ?). Entre le règne du Référent et celui de la Structure, la langue n’a qu’à bien se tenir. Mais c’est ce à quoi elle ne saurait manquer.

Il n’est pas trop difficile de contester cette interprétation en se “référant” à la lettre de Saussure (surtout si on l’élargit aux inédits peu à

peu mis au jour). Mais c'est là querelle philologique. On peut alors se tourner vers le sens, l'esprit, de cette lettre. On n'aura guère de mal à montrer que la théorie de l'"arbitraire" nous ramène au nominalisme primaire et que l'essentiel se joue dans la théorie de la valeur qui, surmontant l'opposition rituelle entre contingence et nécessité, institue "le règne libre des différences" [Tuson, 1998, p. 73]. Différences concertantes, réticulées en un jeu qui suscite ouvertures et disséminations. Mais se placer sur ce terrain, reviendrait à opter pour un affrontement complaisant de doctrine à doctrine, et surtout consoliderait l'antinomie de départ, en acceptant son jeu de balancier quitte à faire repartir celui-ci dans l'autre sens. Le vrai, le vif problème ne serait-il pas celui qui affronterait la question portant sur la validité de l'opposition des couples raides : nécessité-contingence, réalisme-nominalisme, ordre-anarchie ? Et de savoir comment les déjouer.

Hypothèse 06 — Benveniste s'aveugle sur Saussure. Mais au-delà du contre-sens lié à la personne, ce qui est ici décisif c'est, pour ainsi dire, la fonction d'aveuglement opérée par un souci exacerbé du Référent. Et par là une piste s'ouvre à notre recherche d'une issue à l'antinomie. On a suggéré çà et là une tendance de la question de la référence à se pétrifier en hypothèque du référent. C'est cette surcharge qu'il faudrait lever, ce glissement qu'il s'agirait de renverser, en rendant possible un rebroussement vers les sources vives d'une référence délivrée de la pesanteur du référent et rendue à sa vérité native. Autrement dit, la référence pourrait bien présenter un double visage : fermé par l'obsession du Référent, ouvert quand le regard se déploie librement.

Cette bifurcation concerne aussi la philosophie. Il y a une philosophie du despotisme référentiel : c'est, depuis le Socrate du *Cratyle*, la plus voyante ; et il en est une autre, plus discrète, comme en retrait, plus subtile et plus féconde parce qu'elle libère. Kant y joue une partie capitale. Dans l'extraordinaire chapitre 49 de la *Critique de la faculté de juger*, où il met en scène ce qu'il appelle les *idées esthétiques* (littéralement des idées sensibles, mieux, incarnées et incarnantes) on lit ceci :

"J'entends (par là) cette représentation de l'imagination qui donne occasion à une foule de pensées, sans que cependant nulle pensée déterminée, c'est-à-dire nul concept, ne puisse lui être adéquate, et par conséquent à laquelle nulle langue n'atteint complètement et qu'elle ne peut rendre intelligible" [Kant, 1985, p. 1097, tr. mod.].

Il est clair que ce non pouvoir est tout le contraire d'une déficience ; l'émancipation de l'"adéquat" devient condition d'ouverture et d'invention, passions du poète :

“Le poète prend le risque d’incarner des idées de raison concernant des êtres invisibles, le royaume des bienheureux (...), l’éternité, la création, etc., [ou encore] la mort, l’envie (...), l’amour, la gloire (...) [choses] qui trouvent sans doute des exemples dans l’expérience (...) [mais] avec une perfection pour laquelle nul exemple ne se trouve dans la nature” [Kant, *op. cit.*, p. 1098, tr. mod.].

Par un jeu de mots peut-être involontaire, l’absence d’exemple (*Beispiel*) devient le prétexte au prélude (*Vorspiel*) de la raison (littéralement : le prélude de raison, l’“ouverture” d’un drame où se joue la raison). Simple annonce, ou déjà aventure de la raison, et dès lors d’une raison elle-même aventureuse, exploratrice, nomade ? On lit, un peu plus loin, que l’idée esthétique “stimule l’esprit (esprit-cœur, *Gemüt*) en lui ouvrant la perspective qui donne sur un champ immense de représentations apparentées (affines, en affinité à la fois forte et fluide)”. Perspective sans éléments ponctuels ou dénombrables : un champ où le discours se fait parcours et provocation. Ainsi justement de l’amour et de son dire qui s’invente comme *trobar* :

“Amors exige d’être dit, n’existe que s’il l’est.. Celui qui aime (...) doit dire ce qui est en son cœur (...) le pouvoir du désir, la joie, la souffrance mortelle de cela qu’il lui faut dire (...). Le mouvement qui de l’amour mène à son dire, le *trobar*, est un mouvement de découverte. Par le *trobar* se dévoile la nature de l’amour.. Trouver, *trobar*, c’est trouver l’amour, c’est trouver d’amour, *trobar d’amor*” [Roubaud, 1994, p. 185-186].

C’est là un jeu grave, non pas sérieux. Il se dit aussi *gai saber*, gai savoir, s’invitant à valoir pour tout savoir ; quel qu’en soit l’objet, que serait un savoir qui se condamnerait à décrire et à compiler une suite donnée d’occurrences passives ? Il a mieux à faire et il fait toujours mieux : susciter, inventer, trouver. Non pas le monde déjà là, subi et reçu, mais un monde à faire naître, des mondes possibles, comme le note F. Jacob au détour d’un paragraphe :

“(...) la souplesse du langage humain (...) se prête à la combinaison des symboles. Il permet la création de mondes possibles” [Jacob, 1981, p. 115].

À condition de bien l’entendre : non pas des mondes au-delà du monde, des arrière-mondes, mais des possibles-mondes dans et avec ce monde, “redevenu infini” (Nietzsche, *Le Gai savoir*, § 374), le redevenant chaque fois qu’un sujet, poète ou savant, voyant ou parlant, “prend le risque” d’inventer des perspectives neuves. Alors oui, par cette audace, le Référent se trouve suspendu et nié ; advient alors le jeu ouvert de la référence aventureuse.

C’est au fond ce qui se donne à entendre dans la formule devenue rituelle de la langue comme “vision du monde” (Humboldt, Sapir, Whorf, etc.). Le signifiant originel (*Weltanschauung*) réserve une autre écoute, toujours possible, à condition d’en avoir le courage : non pas vision, mais regard, et regard non pas observant, mais fouillant, débusquant, en alerte et

aux aguets ; non pas *le monde*, acquis, statué, mais un monde, accouplé à ce regard, comme une promesse et comme une tâche, libres et gaies.

Rendu à ses possibles, le monde-reflue sur la langue pour en réveiller les possibles latents, pour la convertir en milieu, ou foyer, d'opérations multiples, grosses de variations imminentes. "Structure", si on veut, mais en un autre sens que celui qu'y lit Benveniste : non pas transcendante, interne au contraire, immanente au jeu ouvert de ses articulations déliées. Entre signifiant et signifié coule tout un jeu d'échanges, d'inductions et de provocations qui les associent "sans séparation ni confusion", pour répéter la vénérable parole théologique, ou, pour repasser à la philosophie, en "inséparabilité et distinction", selon Leibniz interprété par G. Deleuze (comme l'âme et le corps, "réellement distincts, mais l'inséparabilité trace un va-et-vient entre les deux étages" [Deleuze, 1988, p. 145]). Mieux que d'étages, on aimerait dire lignes de front et lignes de fuite. En un sens, on ne sort jamais du devenir illimité des *signifiants* ("plexus de différences éternellement négatives" [Saussure, 1967, p. 265] ; "le sens d'un signe est le signe dans lequel il doit être traduit" [Peirce, 1960, p. 105]) ; mais, dans cette illimitation même, ils produisent de moment en moment des condensations qui se débordent vers un ailleurs qu'ils questionnent et qui leur revient comme un tourment (*signifié*). Dire : "l'Être", c'est, non pas désigner une substance, fût-elle suprême, mais faire l'aveu, en avant de soi, d'une inquiétude inapaisable.

Conjecture ultime (provisoire) — Le monde et la langue sont inséparablement distincts. Mais ou bien comme l'original et le tableau, le premier, maître impérieux, le second, disciple docile et infidèle. C'est ici que niche la postulation du Référent et à quoi s'alimentent toutes les variétés de cratylisme. Ou bien comme deux pôles en interférence continue, conflictuelle et réversible, liés par la mise en œuvre et à l'épreuve de leurs potentiels inachevables. Ces deux modèles ne sont pas à égalité ; le Référent rassure ; un nominalisme radical épouvante ; mais seulement tant qu'on se cache qu'avec la mise en procès du Référent il donne cours — et cours libre — à la référence, délestée de sa charge asservissante et qu'au nom de son joyeux avènement on a envie d'écrire Référance, en écho à un signifiant en affinité. On ajoutera aussitôt qu'on ne passe pas d'un modèle à l'autre par une décision frivole. Il y faut un dur combat, s'engage une difficile inversion de la pente spontanée du langage qui est d'aller d'abord au Référent. Ce combat n'est jamais gagné, le renversement jamais assuré. C'est pourquoi il faut s'y employer sans trêve. Le procès de la référance s'ouvre à l'infini. C'est aussi ce qui en fait le prix.

(Université de Paris X-Nanterre)

Bibliographie

BENVENISTE (É.)

1966, "Nature du signe linguistique", *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard, p. 49-55.

BOULGAKOV (S.)

1991, *La Philosophie du verbe et du nom*, trad. de *Filosofia imeni* (1953) par C. Andronikof, Lausanne, L'Âge d'homme.

DELEUZE (G.)

1988, *Le Pli : Leibniz et le baroque*, Paris, Minuit.

ECO (U.)

1994, *La Recherche de la langue parfaite*, Paris, Seuil.

GENETTE (G.)

1976, *Mimologiques : voyage en Cratylie*, Paris, Seuil.

HUSSERL (E.)

1961, "Expression et signification", *Recherches logiques [Logische Untersuchungen, 1900]*, t. 2, Paris, PUF, 1^e partie, p. 29-123.

JACOB (F.)

1981, *Le Jeu des possibles*, Paris, Fayard.

KANT (E.)

1985, *Critique de la faculté de juger, Œuvres philosophiques*, II, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).

LEIBNIZ (G. W.)

1966, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris, Garnier-Flammarion.

PEIRCE (C. S.)

1960, "The Logic of Quantity", *Collected Papers*, IV, Harvard University, 4, 132.

PLATON

1953, *Cratyle, Œuvres complètes*, I, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).

ROUBAUD (J.)

1994, *La Fleur inverse : l'art des Troubadours*, Paris, Les Belles Lettres.

SAUSSURE (F. de)

1967, *Cours de linguistique générale*, éd. critique de R. Engler, O. Harassowitz, Wiesbaden.

TUSON (J.)

1988, *Mal de llengües : a l'entorn dels prejudicis lingüístics*, Barcelona, Empuries.

